

Icebergs sur Nagano

Yves Rousseau

Numéro 91, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1998). Icebergs sur Nagano. *24 images*, (91), 18–19.

ICEBERGS SUR NAGANO

PAR YVES ROUSSEAU

Sous nos latitudes, l'hiver est traditionnellement la meilleure saison pour la télé, le climat rigoureux se prêtant bien au rituel contemplatif. Dans le confort douillet des salons, le rectangle bombardé d'électrons a relégué le feu du foyer au rang des accessoires d'un romantisme *cheap*, vestige d'un passé pourtant pas si lointain, l'époque où tout n'était pas encore électrique. Le langage courant en a pourtant gardé la trace, mais plus grand monde ne s'arrêterait à penser que le même mot désigne non seulement l'endroit précis où l'on fait du feu, mais l'ensemble de la maison et par extension les gens qui y habitent. On ne pensait plus à ces choses-là, du moins jusqu'à ce fatidique 9 janvier, quand les télévisions se sont éteintes, et tout le reste avec. Le rêve technologique s'est brutalement figé dans la glace.

Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'au moment où l'équivalent de quelques icebergs se déposaient sur le réseau d'Hydro-Québec, la population faisait la fête à deux films qui auraient été impensables sans glace. Glissons sur *Les boys* et examinons la lecture proposée par James Cameron dans sa fresque boursofflée: le naufrage du *Titanic* y est présenté comme la fin de l'innocence positiviste du XIX^e siècle: une croyance illimitée dans la science des ingénieurs, une certitude puérile d'arriver à maîtriser totalement les forces naturelles par la technicité. Cameron nous rappelle lourdement que les navires sont aussi faits pour couler, tout comme les avions pour s'écraser et les pylones pour s'effondrer. Dans l'imaginaire symbolique, notre *Titanic* à nous c'est



Conférence de presse quotidienne de temps de crise: le ministre de la Sécurité publique, Pierre Bélanger, le premier ministre, Lucien Bouchard et le PDG d'Hydro-Québec, André Caillé.

l'hydroélectricité, par laquelle le Québec est entré très vite, et très en retard, dans le XX^e siècle.

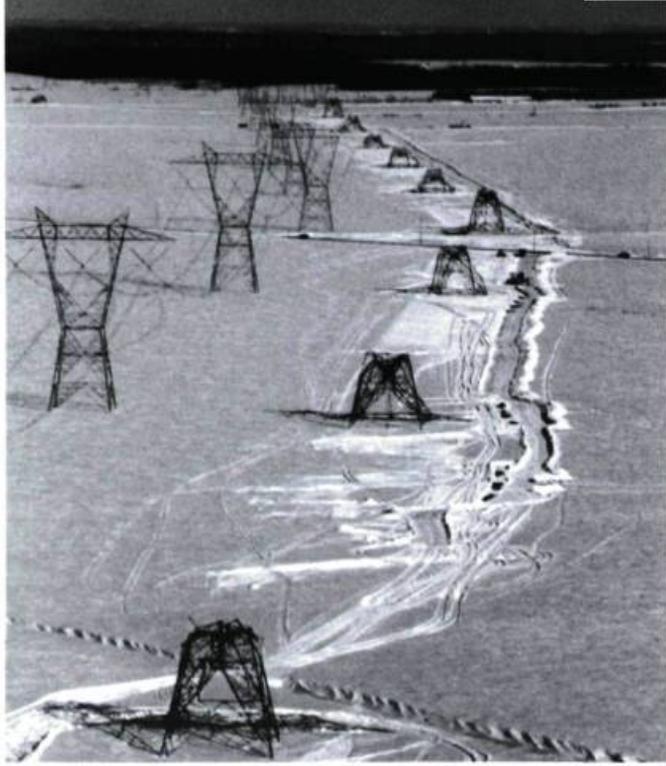
Cette analogie n'a pas été soulignée dans l'émission «Spécial verglas» qui a duré des semaines et c'est dommage, mais pas vraiment surprenant de la part de la télé, qui n'exceller pas à réfléchir sur les mythologies contemporaines, d'autant plus que la télé, en tant que média électronique, participe à une résurgence inquiétante des mêmes chimères technicistes drapées cette fois dans les oripeaux de l'utopie communicationnelle à la sauce Internet. Même confiance aveugle dans le discours des ingénieurs, canalisé par l'assurance du PDG d'Hydro, qui y allait de son show quotidien en tandem avec son ami Lucien, leader charismatique qui lui aussi nage dans les crises comme un poisson dans l'eau. Ce n'était

pas le sabre et le goupillon mais l'ingénieur et le politique, tous deux spécialistes des techniques du «parler vrai», un truc qui cartonne au petit écran.

Sans aucune distance critique, la télé a relayé le message des «pouvoirs spéciaux», convaincue du bien-fondé de restreindre les principes les plus élémentaires de la liberté individuelle au nom de la crise. Lucien Bouchard, qui s'y connaît en matière de lecture symbolique, sait que l'âme des peuples se trempe dans les épreuves collectives et a agi en conséquence. Figure paternelle, il a joué de la carotte, flattant la grande solidarité et l'esprit civique; et du bâton pour tenter de vider les chaumières avec le spectre du gel et de l'intoxication. On pourrait se demander si autant de gens seraient restés chez eux malgré la panne si le manque d'électricité ne

les avait pas protégés de cette propagande répétée en rendant leur télé inopérante. Ces débranchés qui ont manqué le spectacle télévisé peuvent toutefois se consoler. Dès la fin janvier, la SRC mettait en vente la vidéocassette des meilleurs moments de la crise. On ne dit pas si les profits seront versés aux sinistrés, mais ces derniers pourront sans doute brandir la cassette comme attestation de la réalité de la crise et consécration d'un genre télévisuel appelé au plus brillant avenir vu les bouleversements climatiques de plus en plus fréquents et considérables: la télé catastrophe, qui bénéficie d'effets spéciaux à rendre jaloux Hollywood, qui surfe à nouveau sur le film catastrophe pour renflouer ses coffres.

Les plus intéressants spectacles offerts par la télé cet hiver ont tous à voir avec la météo: les



«L'analogie entre le *Titanic* et l'hydroélectricité n'a pas été soulignée dans l'émission "Spécial verglas" qui a duré des semaines et c'est dommage, mais pas vraiment surprenant de la part de la télé, qui n'excelle pas à réfléchir sur les mythologies contemporaines.»

dérèglements climatiques induits par El Niño nous ont donné le verglas, la côte californienne est grugée par le Pacifique, il neige au Mexique et la météo est venue bouleverser le plan de tournage du plus gros événement télévisuel de l'année: les Jeux de Nagano. On n'avait jamais vu autant de compétitions remises ou annulées pour cause de sautes d'humeur barométriques. On avait craint le manque de neige, on en a trop; et la mise en boîte de cette mégafaire commerciale où le sport n'est qu'un appât se ressent des caprices de la nature. C'est peut-être une bonne chose vu qu'il ne s'y passerait finalement pas grand-chose d'imprévu.

La machine olympique malgré toute son artificialité, dresse un portrait des tendances lourdes et s'affiche comme la plus prestigieuse vitrine de la commerciali-

sation mondiale. Nagano est devenu, le temps des Jeux, le plus gros studio de télé de la planète, un studio à ciel ouvert où tout espace est dit publicitaire. Pas un plan sans un logo, marque déposée, incrustation de commanditaire, banderole, affiche. Pas une tenue d'athlète sans insignes, badges et marque de fabricant d'équipement. Le dernier terrain vierge semble les sous-vêtements des patineuses de fantaisie, mais jusqu'à quand? Il faut dire que ce sport et ses rituels est un bastion du conservatisme le plus crasse, du kitsch le plus pompier, un concours de danses sociales sur patin au son des musiques les plus surannées où les tempéraments hors norme sont relégués aux bas-fonds du classement ou aux médailles de bronze quand le talent d'un Candeloro écrase tellement ses adversaires qu'on ne peut pas

ne pas lui donner un petit quelque chose. Le vernis «conte de fées» du patin de fantaisie en avait d'ailleurs pris un sacré coup lors de l'affaire Kerrigan-Harding, ce que nous a rappelé le réseau CBS dans un reportage mettant en vedette les principaux protagonistes de cette histoire exemplaire avec fin heureuse à la clé. On a même entendu le type qui a frappé Nancy Kerrigan à coups de barre de fer pour le compte de sa rivale. On aurait cru voir un extrait de *Fargo* des frères Coen: une bande de débiles légers conduits par une petite ambitieuse qui utilise les méthodes de la famille Corleone pour arriver à ses fins. Aujourd'hui, Harding est dans la dèche et Kerrigan est millionnaire et mariée à son agent. Il y a tout de même une justice, non?

Parlant de justice, on a bien rigolé des frasques d'un surfeur des neiges qui semble apprécier le «Nagano Gold». Là aussi une fin heureuse et un bon coup de pub pour les nouveaux sports de glisse, dont les meilleurs athlètes sont aussi de fortes têtes qui contrastent avec le côté crispé des skieurs traditionnels, ces aristocrates de la descente. Comment un sport ayant un potentiel de scandale aussi avéré se retrouve-t-il aux Jeux? Parce qu'il répond aux deux critères fondamentaux suivants: il doit être télégénique, et pouvoir compter sur un nombre d'adeptes suffisamment élevé pour entretenir des fabricants d'équipement aux reins financièrement assez solides pour assurer des commandites. Voilà comment un sport devient olympique. Si le ski nordique n'était pas des Olympiques depuis le début, on imagine mal comment un truc aussi répétitif et ennuyeux à regarder pourrait avoir droit de cité aux Jeux.

On voit alors des sports qu'on dirait faits pour la télé se tailler immédiatement une place enviable et une immense popularité. Le ski acrobatique (bosses et sauts) est le prototype parfait du télésport. La courte distance parcourue permet une vue globale d'un maximum de caméras simultanément

et le délai de délibération des juges est tout juste assez long pour repasser la performance au ralenti avec analyse et commentaires. Une des disciplines anciennes les plus télégéniques reste le slalom géant, qui offre un rapport optimal entre la vitesse et les courbes. Les Japonais ont d'ailleurs mis en place un ingénieux dispositif de caméras qui descendent presque aussi vite que les skieurs, suspendues à un câble au-dessus de la piste. Révolutionnant la routine habituelle de mise en boîte des descentes où une caméra va chercher l'athlète en contre-plongée téléobjectif, fait un zoom arrière (ce qui diminue l'impression de vitesse du skieur) et un panoramique pour finir en plongée et zoom avant sur le skieur qui s'éloigne, l'irruption du travelling d'accompagnement est une petite révolution dans la télédiffusion traditionnelle d'un sport autrefois cantonné au zoom panoramique.

Mais supposons que vous n'aimez pas les Jeux, que vous n'aimez pas le sport à la télé, que vous pestez intérieurement parce que votre téléjournal est expédié en moins de 15 minutes quand il n'est pas carrément interrompu pour la descente d'un Canadien qui se plante et qu'on entend la voix off d'un animateur dire «Qu'est-ce que je dis à Michèle Viroly?» se faire répondre qu'il n'y a rien à faire, il y a de quoi rester perplexe d'autant plus que la SRC ne laisse que *Virginie* pour représenter sa programmation régulière.

Ma blonde, qui est une fine observatrice des comportements des personnages et des stratégies narratives de Fabienne Larouche, dit en substance de *Virginie* et sa bande qu'ils sont un ramassis de gros egos affamés d'affirmation de puissance qui se foutent éperdument les uns des autres. À côté de ça, les Jeux nous semblent bien pâles car, à de rares exceptions près, dès qu'ils ouvrent la bouche, les athlètes me font irrésistiblement penser aux albatros de Baudelaire. ■